

irritables, elle rêva de trouver l'étrange mélodie — sa chanson suprême.

Elle alla de Hong-Kong à Pékin, donnant des concerts de-ci de là. Elle eut une fois à Canton l'illusion d'avoir entendu les sons divins que son oreille devinait déjà. Mais rien. Elle poursuivit son odyssee: Singapour, la Chine septentrionale, Kiao Chow et Tien-Tsin, la Malaisie, Sumatra, le Siam, les Philippines, les Indes, le Japon, les îles Hawaï, la Nouvelle-Zélande et

les îles des servantes et des concubines. Elle fut au sérail du sultan, — à titre d'européenne protégée par les autorités hollandaises — où elle put recueillir sur les lèvres de ces femmes, les mélodies sacrées que les gorges et les oreilles des profanes ne peuvent ni chanter ni entendre et qui ne sont modulées que pour le Sultan, par ses choristes choisies.

Etait-ce bien la musique de satan qu'elle cherchait? Oui. Elle allait ra-



l'Australie. Dans le Siam bizarre, érotérique, habité par les divinités farouches, elle entendit des chants grotesques, singuliers.

Mme Eva Gauthier revint pour la troisième fois à Java où elle obtint du gouvernement Hollandais la permission de pénétrer à l'intérieur de l'île et de visiter le Sultan de Solo. Elle vécut là, dans cette ville de corail, dans l'entourage du sultan, despote sanguinaire, au milieu des nobles, des vaisseaux, des hauts dignitaires, des esclaves,

mener avec elle une troupe de chanteuses indigènes quand la guerre éclata.

Elle revint à New-York, le cœur brisé. Un jour, en 1919, elle entendit un pianiste futuriste, M. Léo Ornstein, jouer d'étranges dissonances harmoniques. Elle écouta mieux, fit transcrire cette musique sous le titre "Le cadavre" et la chanta.

Elle venait de trouver la mélodie suprême, la chanson diabolique.